

## **On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.**

C'est avec un sourire mélancolique que je traverse le petit parc qui sépare mon immeuble de la place du marché. L'été a toujours été ma saison préférée. Quand nous étions plus jeunes, Lucien et moi aimions passer nos journées dans le parc, à lire, à rire, à écouter le chant des cigales. Hélas j'ai maintenant 77 ans, et cela fait presque 10 ans que mon Lucien s'en est allé.

En arrivant dans ma rue, je pousse un petit soupir. J'ai encore oublié que l'ascenseur était en panne, et j'ai acheté trop de choses au marché. Ce n'est pas ma faute après tout, mon petit-fils vient me rendre visite cette semaine, et je compte lui faire de bons petits plats. Je ne l'ai pas vu depuis Noël et, à en croire sa mère, il aurait insisté pour venir passer une semaine entière chez moi.

Je m'apprête à commencer mon ascension vers le 4ème étage où j'habite, lorsqu'une voix timide m'interpelle :

« Vous avez besoin d'aide avec vos sacs, madame Méthot ? »

Je me retourne et me retrouve face à Milo, le fils des voisins du dessus, un sourire timide aux lèvres et diverses brochures à la main. C'est un garçon tranquille, peu bavard mais toujours serviable.

Je lui tends un de mes sacs, et nous montons tout doucement les escaliers. J'essaie de lui faire la conversation et ses réponses sont brèves, polies. Mais lorsque je lui demande ce qu'il compte faire pendant les vacances, il s'illumine et commence à me parler d'une association qui aide les jeunes réfugiés « comme moi » à s'intégrer et à apprendre le français. Il a des étoiles dans les yeux et je décide de ne pas l'interrompre, même si nous sommes arrivés devant ma porte.

Cependant, après quelques secondes il le remarque lui-même et arrête sa tirade, l'air presque déçu. Il me souhaite une bonne journée et rentre chez lui.

Mon ouïe n'est plus ce qu'elle était et je me suis un peu perdue dans son tourbillon de paroles. Je m'interroge sur ce qu'il a voulu dire par « jeunes réfugiés comme moi ». À ce que je sache, il n'est pas issu d'une famille de réfugiés, puisque ses parents sont de province. Avant que je ne puisse y réfléchir davantage, le téléphone sonne et j'oublie tout ça.

Trois heures plus tard, la tarte aux pommes est dans le four et Elias, mon petit-fils, sonne à la porte. Il a encore grandi et ressemble de plus à plus à mon Lucien dans sa jeunesse. Après s'être débarbouillé, il me rejoint dans la cuisine pour m'aider à préparer le dîner. Nous discutons de son année au lycée et il me raconte qu'il a commencé à apprécier les cours de littérature cette année et que Rimbaud et Verlaine sont ses poètes préférés. Il est quand même content d'être en vacances et me dit qu'il a hâte de revoir ses amis à la fête de Lucie la semaine prochaine. Pour le taquiner, je lui demande nonchalamment si cette Lucie n'est qu'une amie. Il rougit et fait un petit « oui » de la tête. Bien trop timide ce garçon. Pour changer de sujet, je lui demande d'aller inviter Milo à dîner, puisque ses parents ne sont pas là ce week-end. Il rougit encore une fois, puis se lève et se dirige vers la porte, sans un mot.

Ça doit encore être un truc d'adolescent. Certes, lui et Milo ne sont probablement pas copains comme cochons, mais ils se connaissent depuis longtemps et même un grand timide comme Elias devrait pouvoir survivre à un dîner avec un autre garçon de son âge.

J'ai à peine fini de mettre la table que les garçons entrent, tout sourires. Milo me remercie de l'avoir invité, et pendant le dîner Elias et lui échangent des anecdotes sur leur année au lycée et discutent de manière enjouée. Je me perds un peu dans leur langue d'ados et je participe peu, ne voulant pas les interrompre avec une question bête sur le sens de tel ou tel mot. Je m'excuse de table pour aller chercher mes médicaments, mais en revenant je remarque qu'ils sont passés aux chuchotements. J'entends juste la fin de leur conversation.

« Et toi, tu vas à la marche demain ?

- Oui. Je ne suis pas venu que pour voir ma grand-mère.
- Est-ce qu'elle sait que tu y vas ?
- Non. Après les choses que j'ai entendu mon père dire, je redoute sa réaction. Je trouverais une excuse, je lui dirai que j'ai passé la journée au Louvre ou... »

Il s'interrompt en me voyant entrer dans la pièce et je vois Milo essayer de cacher une des brochures qu'il avait à la main ce matin.

Quelques peu contrariée par les propos d'Elias, je m'apprête à lui demander des comptes, mais quelque chose sur son visage m'en dissuade. Ce n'est pas simplement l'expression d'un jeune homme pris en flagrant délit de mensonge. C'est de la peur, presque de la honte. Milo quant à lui, semble soudain être très intéressé par un des aimants du frigo.

Je m'assieds, et demande à Milo si la brochure qu'il tient dans la main est celle de l'association dont il me parlait ce matin. Il me répond que non. Je lui demande si je peux voir quand même, et lorsqu'il me la tend, je remarque qu'il tremble légèrement. Sur la brochure, en lettres arc-en-ciel, je lis « Marche des Fiertés : Quand ? Comment ? Pourquoi ? ».

Et tout à coup, je comprends. Je comprends le « comme moi » de Milo ce matin. Je comprends pourquoi Lucie n'est qu'une amie, et je comprends pourquoi les deux adolescents assis devant moi sont pétrifiés.

Elias, la voix tremblante, essaie de se justifier : « Ce... C'est pas ce que tu crois mamie, on ne veut pas vraiment y aller. C'était juste pour soutenir des amis. » Il baisse la tête, il semble vouloir éviter mon regard.

« Ne le dites pas à mes parents, madame Méthot. Je ne veux pas qu'ils me mettent à la porte. » Milo semble au bord des larmes.

Je ne sais pas quoi dire. À cet âge les enfants ne devraient pas se préoccuper de telles choses. L'amour d'un parent se doit d'être inconditionnel. Un adolescent n'a pas à se demander si sa propre mère ou son

propre père arrêtera de l'aimer le jour où il aura le courage d'être qui il est. Comme disait Rimbaud, on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans. Et pourtant, me voilà face à deux garçons on ne peut plus gentils, qui pensent probablement que je vais les juger et que je vais tout raconter à leurs parents.

Je fais tout mon possible pour leur lancer mon meilleur sourire de grand-mère ; chaleureux, bienveillant et plein d'amour.

« Je ne dirais rien à personne. Cette marche ne concerne que vous, et les amis que vous soutenez. D'ailleurs, si vous voulez bien, je voudrais vous accompagner demain. »

Ils échangent un regard de soulagement et Elias se tourne vers moi avec un sourire éclatant. Un sourire reconnaissant, sincère, presque détendu.

« Merci mamie. T'es la meilleure. »

« Allez regarder la télé pendant que je débarrasse. »

Une fois la vaisselle terminée, je décide de les laisser tranquille et d'aller me coucher. Je passe leur dire bonne nuit et remarque qu'ils ont l'air détendu, et sont assis très près l'un de l'autre.

« N'allez pas vous coucher trop tard les garçons. Et n'oubliez pas de fermer la porte à clé quand Milo s'en va, Elias. »

Une fois dans mon lit, j'ai du mal à trouver le sommeil. Je décide de jeter à un coup d'œil à la brochure de Milo, que j'ai gardée. En lisant le taux de harcèlement et de suicide chez les jeunes comme Milo, je ne peux m'empêcher de verser une larme. Je repense à mon premier amour, celui qu'on n'oublie pas. Celui que la vie m'a pris. Laura.